

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 50 (1866)

Artikel: Récit de la fête

Autor: Favre / Guillaume

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-89937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Récit de la fête.



Si nous dérogeons aux usages suivis jusqu'à présent, en publiant un récit des actes de la Société, en dehors de ses réunions officielles, nous ne croyons pas sortir du plan qu'elle s'est tracé. Les pèlerinages qu'elle accomplit annuellement dans les divers cantons de la Suisse et parfois dans les régions les plus reculées, montrent clairement que pour provoquer le progrès scientifique et la diffusion des lumières, elle ne compte pas seulement sur des communications savantes, sur des mémoires patiemment élaborés, mais sur l'effet de sa présence. Elle sait que dans une population comme celle de la Suisse, c'est une joie et un bonheur de contempler les traits et d'entendre la voix des hommes dont les travaux honorent la patrie; elle sait que leur exemple peut éveiller des vocations qui s'ignorent, que leur vue donne confiance à ceux qui conservent des doutes et qu'en somme les visites de la Société sont loin d'être inutiles, et qu'il en reste toujours une influence heureuse. C'est le contact entre la Société helvétique et le peuple neuchâtelois, les relations de quelques jours nouées entre les visiteurs et les

visités, les courses, les explorations entreprises, les fêtes données par les particuliers ou les corporations pour honorer des hôtes que l'on aime, et rester fidèles aux antiques traditions d'hospitalité, c'est tout cela que nous nous proposons de raconter en peu de mots, afin que le souvenir n'en soit pas perdu. Nous ne sommes pas les seuls à regretter que cette tâche n'ait pas été remplie par nos prédécesseurs, et ces regrets ont commencé le jour où il nous a été donné de lire, dans l'autobiographie de l'illustre de Candolle, les pages qu'il consacre au souvenir des sessions auxquelles il a eu le bonheur d'assister. Ce serait un chapitre de plus à ajouter à notre histoire, et certes, il ne serait pas un des moins attachants.

Depuis un an, nous étions avertis que, dans la session de Genève en 1865, notre ville avait été choisie pour recevoir la Société; personne n'était resté indifférent à l'honneur qu'on nous faisait, et chacun se mettait en mesure de prêter son concours quand le moment serait venu. Dès le mois de mars, la Section de Neuchâtel avait commencé ses préparatifs, et lorsqu'elle fit appel au patriotisme de l'Etat, de la Municipalité, de la Commune, et à l'hospitalité des particuliers pour obtenir des logements et des vins d'honneur, elle rencontra l'accueil le plus empressé et le plus actif dévouement.

Mardi 21 août, malgré le mauvais temps, les sociétaires partis de tous les points de la Suisse, arrivèrent à Neuchâtel. Depuis midi, chaque train en amenait un détachement; un comité spécial siégeant en permanence à la gare, distribuait les billets de logement, les cartes-programmes, et confiait les arrivants aux jeunes membres du Club jurassien pour les guider au domicile qui leur était destiné. Le soir, les gros contingents débarquèrent et seulement alors on put se faire une idée de l'importance que prendrait la fête. Une collation, offerte par le

président M. L. Coulon, et par le vice-président M. Desor, réunit tout le monde au Cercle du Musée, élégamment décoré et illuminé, et sans se soucier de la pluie qui tombait à torrents, cette première soirée consacrée à se souhaiter la bienvenue, fut charmante d'entrain et de cordialité.

Mercredi à 1 heure, le dîner dans les vastes salles de la brasserie Vuille, réunit près de 220 convives, entre lesquels la sympathie et l'estime réciproque établirent bientôt les liens de la plus aimable fraternité. Des toasts en petit nombre furent prononcés ce jour-là, mais ils furent d'autant plus remarquables : d'abord à *la Patrie*, par M. le président L. Coulon ; — à *la Société helvétique des Sciences naturelles*, par M. Desor, vice-président ; enfin, à *la Société neuchâteloise des Sciences naturelles*, par M. Pictet de la Rive, auquel M. L. Favre répondit au nom des Neuchâtelois.

Nous transcrivons le toast de M. Desor :

« Messieurs,

« L'un des traits dominants de notre époque, au milieu de tant d'autres qui la distinguent, c'est le besoin d'association. Aujourd'hui, toutes les tendances, toutes les aspirations, tous les intérêts, toutes les spécialités, même en science, font appel à l'association, guidés par un besoin général de solidarité, ou comme l'on dit aujourd'hui, de *coopération*.

» Au milieu de ce déluge de programmes et de prospectus qui passent tous les jours sous nos yeux et qui tous ont la prétention de nous acheminer vers le progrès par le chemin le plus sûr et le plus court, on est quelquefois tenté de se demander ce qu'il adviendra de nos anciennes associations, si nous continuons à être ainsi sollicités de tous côtés ; car enfin, la vie est courte, et

j'en sais qui sont membres de plus de sociétés qu'ils ne comptent d'années.

» Et la Société helvétique des Sciences naturelles ne court-elle pas le risque d'être un jour négligée, sinon oubliée, au milieu de tant de préoccupations nouvelles. Nous nous le sommes demandé surtout au milieu des appréhensions que nous suggérait l'état de l'Europe, alors que les sociétés sœurs des pays voisins révoquaient leurs invitations et ajournaient leurs réunions à des temps meilleurs. Vous vous êtes chargés de dissiper nos craintes, en vous rendant en aussi grand nombre à notre appel ! Grâces vous en soient rendues !

» Aussi bien, nos craintes étaient chimériques, et il a suffi d'un regard limpide, d'un serrement de main pour nous apprendre que la Société helvétique a encore des racines profondes et vivaces. C'est que, quand on a le cœur bien placé, on n'oublie pas ceux qui nous ont initié aux délices de la vie intellectuelle et scientifique, on a besoin de rester en communion les uns avec les autres.

» Et quel est celui d'entre nous, chers confédérés, à qui la Société helvétique n'ait pas servi de guide, qui n'ait pas éprouvé son ascendant bienfaisant, qui ne soit pas revenu encouragé, fortifié, de quelques-unes de nos assises scientifiques !

» C'est qu'en effet, ces petits congrès où chacun apporte le fruit de ses observations, sont une des prérogatives de notre organisation générale, dont on n'apprécie bien les avantages que quand on en est sevré pendant quelque temps. Ce qui, à part notre activité industrielle et nos libres institutions, distingue surtout notre petite Suisse, c'est cette tendance de ses habitants à se rendre compte des phénomènes de la nature et de cette variété d'accidents qui influent sur notre bien-être et qui font du sol que nous habitons, l'un des coins les plus intéres-

sants de la terre ; c'est en un mot cette curiosité, mère de la science, qui n'a besoin pour se développer et se propager, ni d'encouragements officiels, ni de titres, ni de décorations, et qui est cependant vivace, parce qu'elle procède de la sève même de notre peuple.

» Mais la Société helvétique des Sciences naturelles n'est pas seulement la personnification de l'activité intellectuelle de la nation, un phare élevé connu de tous ceux qui naviguent sur l'océan de la science, elle a encore un autre rôle, non moins important peut-être, celui de marquer l'heure au cadran de la vie scientifique des cantons.

» Ainsi que vous l'a exprimé, d'une manière si bien sentie, notre digne président, dans son discours d'ouverture de ce matin, la section cantonale de Neuchâtel a, sous ce rapport, largement bénéficié des encouragements de la mère commune. Qu'il me soit permis, à cette occasion, d'ajouter à ce qui a été dit, un exemple emprunté à un domaine qui m'est quelque peu familier.

» Bon nombre d'entre vous se souviennent de la dernière réunion de la Société helvétique, à Neuchâtel, il y aura tout à l'heure trente ans. C'était, vous le savez, en 1837, sous la présidence de M. Agassiz. Cette réunion fut marquée par des discussions d'un grand intérêt. Il s'agissait de la nouvelle théorie du transport des blocs erratiques qui, née dans les Alpes, sous l'œil perspicace de quelques chasseurs et naturalistes montagnards, n'avait cependant pas encore fait son entrée dans le monde scientifique. Présentée avec l'autorité d'une grande réputation et l'ascendant d'un magnifique enthousiasme, elle ne pouvait manquer de faire sensation. C'est la Société helvétique qui devait avoir l'honneur de lui donner sa consécration. Dès lors, elle a eu un grand retentissement dans le monde entier. La Société lui a continué sa sollicitude, si bien qu'il n'est aucune de vos sessions où

les anciens glaciers n'aient eu leur large part dans vos discussions, et l'année dernière encore, à l'occasion du Jubilé semi-séculaire de la Société, le président d'alors, M. de La Rive, en a fait le sujet de son discours d'ouverture, dans lequel il a retracé avec sa supériorité habituelle l'histoire de cette grande question glaciaire.

» Mais c'est surtout la section de Neuchâtel qui devait retirer de ces discussions le plus de profit, par les recherches qu'elles provoquèrent et par la curiosité qu'elles excitèrent dans tous les rangs de la société. C'est de cette époque que datent en particulier les études les plus consciencieuses sur la distribution des blocs, la délimitation des bassins erratiques et les rapports des différents phénomènes glaciaires entre eux.

» Et pourtant, tout cela n'était qu'une ébauche, comparable au croquis que prendrait un artiste arrivé chez nous au milieu des brouillards qui nous entourent quelquefois, et qui verrait tout à coup le panorama de nos Alpes se dérouler devant lui. Il y avait quelque chose de tellement saisissant dans cette conception, qu'on se borna à s'en approprier les grands traits, et comme on se complaisait encore dans la géologie pittoresque inaugurée par une école célèbre, on envisageait le phénomène glaciaire comme l'effet d'une grande perturbation dans l'économie terrestre, d'une crise violente qui était censée avoir mis fin à tout un ordre de choses pour préparer la terre à de nouvelles destinées et spécialement à la venue de l'homme.

» Aujourd'hui, après trente ans à peine, comme tout cela nous paraît incomplet et peu en harmonie avec la véritable majesté de la nature qui n'a rien de précipité ni de convulsif ! Nous savons aujourd'hui que le phénomène glaciaire n'est pas un accident, encore moins une catastrophe, mais qu'il correspond à une longue période de

temps, dans laquelle la nature a suivi le cours de ses évolutions lentes et nécessaires. Entre le moment où un immense glacier recouvrait ces coteaux, qui nous donnent un vin auquel vous rendrez peut-être justice, et les origines de l'histoire, il y a tout un vaste domaine riche en vicissitudes et en grands événements, qui se déroule et se déploie petit à petit et dans lequel nous avons aussi été appelés à planter quelques jalons, qui serviront peut-être à nos successeurs. A ce domaine appartiennent les dépôts diluviens ou superficiels, résultant du remaniement des moraines et des boues glaciaires, certains bancs de charbon intercalés entre des dépôts erratiques qui, sous la main savante de notre collègue M. Heer, se sont transformés en un riche herbier enrichi des coquilles et des insectes qu'hébergeait la flore intraglacière. Ce sont encore nos stations lacustres, nos ossements des cavernes, nos tumuli, toutes choses qui ont surgi depuis votre dernière visite et dont l'étude a grandi sous votre inspiration et avec votre concours.

» Que sera-ce quand vous viendrez de nouveau honorer notre ville de votre visite? Les jeunes gens qui m'écoutent et qui seront là à notre place pour vous accueillir, auront bien d'autres choses à vous offrir. En fouillant nos terrasses diluviennes encore presque vierges, ils y trouveront peut-être, à côté des ossements de renne, quelque trace de cet homme erratique, artiste précoce, qui, au pied des Pyrénées, essayait de reproduire avec son burin de silex, les traits des animaux qui l'entouraient. Qui sait même si, en remontant plus loin dans les dépôts morainiques ou glaciaires, ils n'y trouveront pas quelques vestiges de ce prétendu grand-père, ce vénérable quadrumane, dont on nous a entretenus ce matin, mais qu'on ne nous a pas encore montré?

» Et voilà comment la Société helvétique des Sciences

naturelles est bonne à quelque chose, et comment nous avons tout motif de nous applaudir de votre visite. *A la Société helvétique des Sciences naturelles ! Qu'elle vive !* »

Au toast de M. de la Rive, M. L. Favre répondit :

» Il y a 127 ans, c'était au mois de juin 1739, Albert de Haller, alors recteur de l'université de Göttingen, vint à Neuchâtel ; il se rendait au Creux-du-Vent, où il se proposait d'herboriser en compagnie de Scholl, de Bienne, de d'Ivernois, et d'Abraham Gagnebin, de la Ferrière. « Sa réputation » dit un journal de l'époque, *le Mercure suisse*, « lui attira aussitôt la visite de divers savants, entre autres de l'illustre M. Bourguet, professeur en cette ville. « Les personnes qui ont pu entendre la conversation de « ces deux grands hommes, s'en félicitent encore aujourd'hui. »

» Ces savants, hélas ! n'étaient pas nombreux, et notre ville les devait pour la plupart à l'émigration française causée par les persécutions religieuses. C'étaient L. Bourguet, le premier professeur nommé à Neuchâtel, et les médecins J.-Ant. d'Ivernois et Laurent Garcin. — Bourguet, l'auteur du *Traité des pétrifications*, a été appelé par Jules Thurmann, l'un des créateurs de la paléontologie. — Garcin a inauguré chez nous des observations météorologiques extrêmement précieuses ; — d'Ivernois, excellent botaniste, nous a légué un catalogue des plantes du pays. — A côté de ces hommes distingués, n'oublions pas Pierre Cartier, pasteur à la Chaux-du-Milieu, géologue ardent, dessinateur de mérite, et la figure patriarcale d'Abraham Gagnebin, de la Ferrière, qui commençait avec eux ces relations amicales que nous sommes heureux d'entretenir avec nos bons voisins de l'Erguel et du Jura bernois. Ces quelques noms résumaient chez nous les amis des études que nous poursuivons ; ils étaient

la première manifestation de la *Société neuchâteloise des Sciences naturelles* qui devait naître un siècle plus tard, et c'est à ce titre que je les ai rappelés à votre souvenir.

» MM. Je vous prie de remarquer ces mots du journal : « les personnes qui eurent le privilège d'entendre la conversation d'Albert de Haller, s'en félicitent encore aujourd'hui. » C'est que des visites pareilles font époque dans l'histoire du développement d'un peuple. Bien que Haller fût seul, il représentait toute une société helvétique, car il était l'incarnation du génie scientifique dans notre patrie. Nous sommes fiers de posséder un souvenir de son passage dans nos montagnes, c'est son nom, écrit de sa main sur les rochers du Creux-du-Vent, sur les escarpements de ce cirque immense, que vous pourrez contempler vendredi. Au sein de cette solitude, si fortement empreinte de majesté et de sauvage grandeur, ce nom d'Albert de Haller se trouve si magnifiquement encadré, qu'on ne peut le voir sans tressaillir d'émotion. Et qui sait ce qui se passe dans l'âme du jeune naturaliste, du voyageur solitaire, lorsque, tout à coup, il se trouve en présence d'un tel nom, d'un tel exemple, et de tels souvenirs. Il suffit d'un cœur jeune, d'une nature généreuse, pleine de sève et de foi, pour prendre alors une décision suprême et faire serment de consacrer sa vie aux nobles labeurs de la science.

» Voilà pourquoi il est bon que la Société helvétique aille aussi visiter tour à tour les cantons de notre patrie ; elle y porte des germes féconds, y laisse des souvenirs précieux, réveille des forces latentes ou endormies, stimule les intelligences, provoque une généreuse émulation. Tel a été le résultat de votre passage dans notre ville en 1837. Dès lors, vingt-neuf ans se sont écoulés. Des sociétaires actifs de cette époque, un petit nombre sont encore debout ; autour des vétérans qui nous ont

guidés dans la carrière du travail, se presse une génération nouvelle, impatiente de recevoir le baptême et la bénédiction de la mère commune, de cette bonne vieille mère dont la cinquantaine qui vient de sonner n'a pu refroidir ni les sentiments, ni l'activité. Et puis, pendant ces vingt-neuf ans, nous avons traversé des crises pénibles, nous avons essuyé des orages qui ont été sur le point de nous faire sombrer; mais, grâce à Dieu, grâce à notre cher et vénéré président, notre société est restée un de ces rares terrains neutres où toutes les convictions pouvaient oublier leurs préoccupations, leurs divergences, et se tendre une main fraternelle. Rendons hommage à ce pouvoir de la science, lorsqu'elle se place sous l'égide des vérités immuables et des exemples les plus purs. Qu'elle soit toujours, comme la Suisse au sein de l'Europe déchirée, cette oasis respectée, où des frères, même des frères irrités, puissent se parler, se connaître, s'apprécier et tomber dans les bras les uns des autres. Que l'enseignement dans tous ses degrés jouisse aussi des privilèges de cette neutralité bienfaisante, sans laquelle disparaissent à tout jamais la sincérité, la droiture, l'initiative courageuse et intelligente, pour faire place à la complaisance et à l'avilissement.

» MM. en vous remerciant au nom de mes collègues du toast qui vient d'être porté, je bois à l'influence heureuse de votre visite à Neuchâtel; qu'elle soit un stimulant pour le présent et une promesse pour l'avenir. Je bois à la conservation et à l'extension de ce terrain neutre que la science a su créer et maintenir si longtemps parmi nous. Enfin, si cela m'est permis, je bois à la mémoire du grand Haller et de tous les vaillants explorateurs dont les noms sont inscrits sur les rochers du Creux-du-Vent. »

A 4 heures, on quitta la salle du banquet; la soirée était magnifique; les sociétaires, au nombre de 180, montèrent dans un train spécial qui les conduisit à Boudry. La modeste gare n'avait jamais vu à la fois tant d'hôtes illustres. On descendit à pied les coteaux couverts de vignes renommées, qui dominent vers le nord la vallée d'érosion de la Reuse; on admira le viaduc de Boudry, composé de 11 arches, dont celle du milieu a 135 pieds de hauteur à la clef; plus bas, on passe près de la fabrique de Boudry, la dernière en activité de ces manufactures de toiles peintes qui firent, jadis, la fortune de la contrée. On traverse la rivière, quelques pas plus loin, et l'on gravit à l'ombre des noyers la colline que couronne le vieux château de Boudry, d'où l'on a une vue fort remarquable. La colonne s'engage dans la rue inclinée du vieux bourg, et s'arrête devant l'hôtel de ville, où les notables de l'endroit se sont réunis pour souhaiter aux visiteurs la bienvenue dans la contrée. M. A. Jacot, ancien instituteur, s'acquitte de cette tâche avec tant de succès qu'il provoque de chaleureux applaudissements. M. L. Coulon répond au nom de la Société par quelques paroles bien senties; mais l'on ne peut passer outre, sans goûter le vin rouge exquis des *merloses* et des *vignots* qui pétillent dans les verres et qui donne une haute idée des crus de cette localité. Mais il faut se hâter si l'on veut remplir le programme; on descend la ville, puis l'on gravit un sentier dont les lacets escaladent la côte abrupte des Rochettes. Une partie de la troupe se dirige vers Cortaillod, pour visiter le cabinet d'oiseaux d'Europe de M. le capitaine Vouga, qui fait l'accueil le plus empressé. Après avoir admiré cette collection si complète, où les espèces sont représentées, pour la plupart, dans leurs diverses mues, dans les différentes phases de leur vie et même dans leurs variétés, les ornithologistes furent cordiale-

ment invités à une collation, où l'on offrit les meilleurs crus du célèbre *Cortailod*. C'est en dégustant ce nectar que MM. Fatio et Théobald se firent les interprètes des sentiments des convives. Ils portèrent un toast au capitaine Vouga, qui, après avoir consacré les loisirs de sa longue carrière à réunir une collection dont la richesse et la beauté feraient envie à une capitale, met aujourd'hui à la disposition des jeunes gens ses observations et ses conseils, enrichit les musées scolaires d'oiseaux admirablement préparés, et laissera après lui un monument durable dans le cœur de la jeunesse et de ses concitoyens.

Les géologues, sous la direction de M. le Dr Vouga, longent la colline pour en étudier la structure, examiner les alternances de couches d'argile, de calcaire fétide d'eau douce, et d'une molasse grise, friable, renfermant çà et là des filons minces et des nodules d'un beau gypse en écailles blanches, d'un aspect nacré et soyeux. Enfin, on arrive au sommet de la falaise, dont la Reuse ronge incessamment le pied; de là, on a une vue d'ensemble sur la petite ville de Boudry, son pont de pierre sur le torrent, ses tours rondes, la magnifique contrée qui l'entoure et les sommités boisées du Jura qui forment le fond du tableau. On nous fait remarquer au bord de la rivière, les ouvriers occupés à construire la grande vanne de chasse destinée à préserver des inondations les rues basses, en permettant un écoulement plus rapide des hautes eaux. Elle est pratiquée au flanc de l'énorme barrage qui, depuis bien des années, livre à l'industrie un canal dont elle utilise la puissance motrice.

Mais nous voici sur les pentes herbeuses de *Chanélaz* que des cultures nouvelles transforment en champs fertiles, et où parmi les bosquets, les fleurs et la verdure apparaissent les toits rouges de l'établissement hydro-

thérapeutique de M. le Dr Vouga. Celui-ci explique la structure géologique de la colline et du plateau qui s'élèvent vers le sud ; les nombreuses coupes qu'il a pratiquées dans les limons glaciaires, les sables, les poudingues, lui ont permis d'en faire une étude complète, et il les considère comme le produit d'un atterrissement ancien de la Reuse dans un lac à niveau variable, dont les eaux auraient été retenues par le grand glacier alpin. Une source régulière de 300 litres par minute, d'une température invariable de 8° C., s'échappe du pied de l'escarpement, et a motivé par son abondance, sa pureté et sa fraîcheur, la création de l'établissement hydrothérapeutique qu'elle alimente largement.

Plus loin on fait halte devant des appareils de pisciculture, en activité depuis plusieurs années. M. Vogt se charge d'expliquer le nouveau laboratoire semblable à un bouteiller, où dans une série de bassins, d'une faible profondeur, les œufs de truite doivent subir, en toute sécurité et à l'abri de leurs ennemis, une incubation de six semaines avant l'éclosion. — Voici un étang où M. le Dr Vouga jette quelques poignées de viande hachée ; aussitôt des légions de truites noires s'élancent d'une sorte de grotte sombre, pour happer cette pâture. Mais, chose étrange, au bout d'un instant, elles ont changé de couleur et sont devenues d'un beau vert pâle, comme l'eau de leur bassin. Dans un autre étang nagent une foule de truites stabulées, écloses à Chanélaz, il y a quatre ans et pesant jusqu'à 3 livres.

Enfin, on prend place sur une terrasse autour de tables chargées de bouteilles et d'une collation que l'on apprécie après la course que l'on vient de faire. Les bouchons sautent d'eux-mêmes et le Cortaillod rouge mis en bouteille au printemps sur sa lie, écume, pétille dans les verres, réjouit les cœurs et délie toutes les langues. Tout à coup

on se lève et l'on se porte en masse au bout d'une avenue où chacun se groupe autour d'un objet recouvert d'un rideau. Lorsque le voile tombe on voit un bloc erratique trouvé à quelques pas, dans les limons glaciaires ; il est admirablement poli et strié, couvert çà et là de cannelures parallèles et digne sous tous les rapports d'être conservé comme un monument de l'histoire des glaciers. Il a la forme d'une dalle triangulaire, sa base est de 8 pieds, son épaisseur de $2\frac{1}{2}$ pieds, son volume est de 70 pieds cubes. Une série de noms sont gravés sur la face polie et M. Vouga les proclame à haute voix en énumérant leurs titres à cet honneur. C'est d'abord de Saussure, Hugi, Venetz et de Charpentier, puis Agassiz, Guyot, Escher de la Linth, enfin, Dollfus-Ausset, Tyndall et les frères Schlagintweit. — Un long vivat retentit à la suite de cette intéressante revue des grands naturalistes qui ont créé et développé la théorie glaciaire. — Après une improvisation spirituelle et humoristique de M. Alph. Favre, de Genève, on dit adieu à l'aimable amphytrion qui a fait passer une si agréable soirée et la troupe s'égrène à la file le long des chemins qui, à travers la magnifique plaine d'Areuse conduisent à Grand-Verger.

On laisse à droite Grand-Champ, la demeure paisible de M. Félix Bovet, l'auteur du Voyage en Terre-Sainte, et peu de moments après la tête de la colonne fait son entrée dans l'élégante villa de M. Ch. Bovet-de-Muralt, où une splendide collation l'attend dans les verandas et dans une enfilade de magnifiques salons. Une charmante illumination faisait admirablement valoir toutes les beautés de la superbe campagne, qui avait un aspect féerique. Mais les heures passaient, rapides et légères, et l'on se disait avec regret que dans peu d'instant, il faudrait partir pour gagner la gare de Colombier et profiter du dernier

train. Avant de se séparer, M. le professeur Bolley remercia chaudement M. Bovet pour sa brillante et cordiale hospitalité, et lui transmit les vœux de tous les membres de la Société pour sa prospérité et celle de sa famille. A 9 ¹/₂ heures, le train ramenait en ville cette foule de convives ravis de cette première journée.

Le lendemain jeudi fut consacré aux travaux des sections, le dîner n'eut lieu qu'à 3 heures; les toasts furent nombreux; après ceux portés au président M. Coulon et au vice-président M. Desor, par M. de la Rive, aux autorités cantonales par M. Vogt, à la municipalité de Neuchâtel par M. de Candolle, auquel répondit M. l'avocat Lambelet, président du conseil municipal, qui déploya dans une improvisation brillante, toutes les richesses de son remarquable talent d'orateur, on entendit un feu croisé de discours en allemand et en français. Les chansons de circonstance ne manquèrent pas non plus, l'une en allemand par M. le professeur Bourkardt, et l'autre en français par M. L. Favre.

A 4 heures, les médecins, au nombre de 45, montèrent dans des voitures préparées à cet effet et se rendirent rapidement à Préfargier, où ils furent reçus par le médecin-directeur le Dr James Borrel, par son adjoint le Dr Aug. Châtelain, par M. Alex. de Dardel, membre de la Commission de cette maison de santé. M. Rychner, architecte, était présent pour donner toutes les explications sur les détails de l'architecture, du chauffage, etc. L'établissement fut visité dans toutes ses parties, l'on se rendit ensuite au tombeau du fondateur, puis aux bains du lac, et par les serres on revint au salon, où une collation était servie. Le Dr Lombard (de Genève), prenant la parole, remercia en termes vivement sentis le Dr Borrel de la réception faite à la section de médecine, félicitant le can-

ton de Neuchâtel d'avoir à présenter un établissement si beau et si bien dirigé. A peine le Dr Borrel eut-il répondu quelques mots pour prier les assistants de reporter leurs éloges sur le généreux fondateur de Préfargier, feu M. Auguste de Meuron, qu'un chœur de voix d'hommes cachés dans les bosquets voisins vint ajouter à l'impression de satisfaction générale : c'était l'*Echo du rivage*, petite société de chant, exclusivement composée d'aliénés qui exécutait le chant de la *Nuit à Grenade*, de Conradin Kreutzer. L'exécution de cette mélancolique prière, la beauté pénétrante et l'accord des voix, le contraste entre ce chant si réussi et l'infirmité des exécutants, tout cela impressionna vivement les auditeurs ; ils remarquèrent en particulier une magnifique voix de basse qui voulut bien se faire entendre deux fois, dans l'intervalle des chœurs exécutés par les sept artistes, lorsque ceux-ci eurent rejoint la société dans le salon. Pendant ce temps, le soleil s'était couché, l'alpenglûhen empourprait les Alpes, tout contribuait à rendre cette soirée délicieuse, et ce ne fut pas sans regret que l'arrivée des voitures rappela aux visiteurs qu'il fallait songer à gagner Monruz pour prendre part à l'aimable hospitalité de la famille Belenot. Au retour, on entendit plus d'un des médecins étrangers que nous avions le plaisir de voir parmi nous, exprimer hautement sa pleine satisfaction à l'égard du splendide établissement de Préfargier, et associer à ses plus chers souvenirs la cordiale réception qu'il y avait trouvée.

Mais n'oublions pas la brasserie Vuille, et les salles du banquet. A 5 heures, on se lève de table pour gravir les pentes du Mau-djobia et visiter les remarquables travaux de la Société des Eaux. Une réception était préparée dans l'un des immenses réservoirs souterrains creusés dans le roc où s'amasseront les eaux du Seyon, destinées à l'alimentation des fontaines de la ville. Ce fut avec admira-

tion que l'on contempla cette bâtisse cyclopéenne, de 60 mètres de longueur sur une largeur de 9 mètres, éclairée par les feux du Bengale, dont les fulgurantes lueurs accusaient avec énergie les détails de cette rude architecture. Des discours furent échangés dans cette salle d'un nouveau genre, où la voix humaine vibrait avec de singulières intonations avant de se perdre dans des profondeurs mystérieuses.

Revenus à la lumière du jour comme au sortir d'un rêve, les sociétaires visitèrent encore le bâtiment des filtres, établi à l'extrémité de l'aqueduc qui, de Valangin, où il recueille les eaux du Seyon par 25 tunnels percés dans la paroi Est des Gorges du Seyon, débouche au niveau des réservoirs. A partir de ceux-ci, l'eau est conduite à Neuchâtel par une canalisation en tuyaux de fonte, formant un vaste réseau circulaire qui embrasse le périmètre de la ville. Puis ils continuèrent leur ascension du côté de la Pierre-à-Bot, où les attendait une réception aussi inattendue qu'originale. A peine sont-ils en vue du bloc célèbre qu'ils viennent contempler, qu'une puissante détonation ébranle les échos de la montagne. A l'entrée de la forêt, une troupe de jeunes gens, la plupart en costume de cadets, engagent les visiteurs à s'approcher du bloc erratique où ils ont préparé des rafraîchissements. C'est le *Club jurassien*, Société cantonale qui fête à sa manière la Société helvétique, et qui pour lui demander sa sympathie et son appui, a choisi ce lieu cher aux géologues et ce cadre pittoresque. Grande est la surprise des vétérans de la science, à la vue de cette jeunesse pleine d'ardeur et riche d'espoir qui réclame une bénédiction et un encouragement. La surprise fait bientôt place à l'attendrissement et à l'enthousiasme. — Aux vœux du Club jurassien formulés par la voix de son président le Dr Guillaume, qui expose le but de cette Société et les travaux

qu'elle a accomplis, répondent des paroles sorties du cœur et dictées par la bienveillance et le plus vif intérêt. Ce sont MM. Quiquerez, Alphonse Favre, de Loriol, le baron de Buren, Dr Vouga, etc., qui ne laissent pas échapper l'occasion de donner d'utiles directions, de précieux conseils et promettent leur appui à cette Société, pépinière de naturalistes qui fournira plus tard des recrues actives à la Société helvétique (*).

Cependant le canon des cadets tonne sous la feuillée; les chopes de bière se vident, et l'on met en perce de nouveaux tonnelets. On distribue aux arrivants un numéro du *Rameau de Sapin*, journal autographié, illustré de dessins, organe du Club jurassien, et qui se tire à mille exemplaires; enfin, le Dr Guillaume remet solennellement des diplômes de membres honoraires aux sommités scientifiques qui ont bien voulu porter leurs pas jusqu'en ce lieu. En commémoration de cet épisode de la grande fête, on décide que la date *23 août 1866* sera gravée sur le bloc de granit.

Mais le soleil se couche derrière la cime du Creux-du-Vent, les Alpes, couvertes pendant la journée d'un voile de vapeurs, se montrent aux regards enchantés, avec leur parure d'or et de pourpre. C'est le signal du départ et l'on redescend à travers les prairies en devisant sur la scène imprévue à laquelle on vient d'assister.

Plus bas, au *verger des Cadolles*, on visite l'emplacement où la Société des Eaux a projeté de creuser un immense bassin, sorte de lac artificiel, destiné non à alimenter les fontaines, mais à fournir à l'industrie, grâce à la hauteur du réservoir, une force motrice considérable. Plusieurs ingénieurs, en particulier M. Ritter, expliquent

(*) Nous savons que ces Messieurs ont tenu largement leurs promesses, nous leur en témoignons notre gratitude au nom de leurs jeunes compatriotes.

les plans et les détails de l'exécution, et montrent sur le terrain la disposition de cette œuvre grandiose. Les géologues pris à partie examinent, discutent et finissent par tomber d'accord pour reconnaître que cette terrasse est heureusement choisie pour servir d'assiette au bassin futur, et que le crêt dolomitique pris comme appui médian de la digue Est, présente une résistance plus que suffisante pour résister aux pressions qu'il aura à supporter. L'on n'a donc pas à craindre en creusant dans une telle roche, et moyennant certaines précautions indispensables, un accident comme celui qui est arrivé il n'y a pas longtemps à Sheffield.

Cette affaire vidée, la troupe se dirige vers Monruz par une série de sentiers et de chemins pittoresques. Le soleil est couché, l'air est frais, et l'on chemine agréablement et sans fatigue dans le vallon du Pertuis-du-Sault, le long des Fahys et au pied des escarpements du Mail. Une porte ouverte dans un mur de clôture, livre passage aux piétons fatigués de la course qu'ils viennent de faire; ils trouvent un jardin, un verger, une villa charmante blottie au milieu des arbres et des fleurs, au bord de la nappe azurée du lac, c'est là que le propriétaire M. Belenot prépare une surprise charmante. Un vaste cellier transformé par des mains industrieuses et un goût délicat en salle à manger brillamment éclairée reçoit les hôtes ravis et reconnaissants. On entoure les tables décorées avec art, on profite avec joie de cette hospitalité offerte avec tant d'amabilité, on se restaure, on cause, on devise, on discute. Les uns respirent l'air frais parmi les arbres du verger, où flamboient d'éblouissants feux d'artifices, d'autres errent sur la grève du lac jouissant des délices d'une nuit enchantée. Ce n'est que tard que l'on rentra en ville emportant les meilleurs souvenirs de la maison de M. Belenot.

La troisième journée (24 juillet) termina dignement la réunion de la société. Les rangs s'étaient déjà dégarnis, beaucoup de membres reprenaient à regret le chemin de leurs foyers, où les rappelaient les devoirs de leur profession.

Après la séance générale levée à 11 heures les membres de la société se hâtèrent de se rendre à la Brasserie pour y dîner avant de prendre le chemin du Creux-du-Vent. Ce dernier banquet officiel fut très-animé, et le premier service enlevé, les discours et les toasts se succédèrent sans interruption jusqu'au moment où la voix du président annonça que l'heure était venue de se rendre à la gare où un train spécial et pavoisé attendait pour conduire la société à Noiraigue. Le temps était très-favorable et nos hôtes purent admirer notre beau vignoble, le lac, les Alpes et les gorges déchirées de la Reuse. Arrivée à Noiraigue, la colonne, précédée des jeunes membres du Club jurassien, se dirigea vers chez Joly en suivant le chemin des Oeillons, dont la partie inférieure est bordée d'une quantité de blocs erratiques actuellement exploités par des ouvriers tessinois. Ces ouvriers préparaient à la société une agréable surprise. Au moment où ses membres arrivaient sur le lieu de l'exploitation, on procéda sous leurs yeux à la section d'un de ces blocs de granit. M. le prof. Favre de Genève, qui dans la première séance générale avait fait une motion en faveur de ces témoins de l'époque glaciaire trouva un argument nouveau et une illustration vivante en faveur de sa proposition; cela ne l'empêcha pas de donner à ces destructeurs de blocs, une étrenne pour l'attention qu'ils avaient eue. M. le Dr Cornaz les remercia en langue italienne.

La caravane continue son chemin, à l'ombre des arbres de la forêt; les botanistes dépouillent les blocs de leurs mousses et les troncs de leurs lichens, les géo-

logues discutent sur le glacier qui a transporté les blocs, et les zoologistes, à leur tête M. Victor Fatio de Genève, explorent une mare qu'ils ont la bonne fortune de rencontrer.

Nous arrivons aux Oeillons, nous voyons sur le sommet, au milieu de la pelouse, une nombreuse société ; ce sont les amis du Vallon qui y sont venus, ralliés par le drapeau fédéral qui flotte sur un arbre au-dessus de leurs têtes, pour souhaiter la bienvenue à la société helvétique. A ce moment, les canons de nos clubistes font entendre des salves de réjouissance et bientôt tous les naturalistes se rangent autour d'un mamelon sur lequel sont groupés les membres des sociétés du Val-de-Travers. M. Fritz Berthoud, au nom de ces derniers, souhaite la bienvenue à la Société helvétique des sciences naturelles dans les termes suivants :

« Messieurs,

« Vous ne vous attendez pas sans doute à trouver dans ces montagnes des Académies et des corps savants, dignes de vous recevoir. Peut-être même serez-vous étonnés d'y rencontrer quelques membres épars de votre Société. Toutefois, si je compte bien : « Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait citer ! » Et cependant votre arrivée a réjoui toute cette population étrangère à la science et aux études. Depuis un mois que la nouvelle en est connue, elle attend ce jour avec impatience, comme un honneur et comme une fête. Serait-ce de sa part simple curiosité... ou folle vanité ? Venons-nous ici, courtisans d'occasion, saluer des monarques en voyage ou des partageurs de peuples sans emploi ?

« Non, Messieurs, des sentiments tout autres nous amènent, et nous animent. Aux grands de la terre, aux princes, aux hommes d'état, nous n'avons jamais demandé

qu'une seule grâce : celle de nous oublier. Traversent-ils notre vallée, nous les regardons passer d'un œil curieux... et inquiet, comme font les vaches pensives dans les hauts pâturages, si quelque caravane de marchands vient troubler leurs solitudes.... et lorsque les étrangers sinistres ont disparu derrière les rochers, un soupir de soulagement s'échappe des poitrines.

« Mais vous, Messieurs, quand vous venez, nous accou-
rons, et quand vous partez, nous voudrions vous retenir.

« Ah ! c'est que, si nous sommes des ignorants, nous savons pourtant encore bien des choses. Artisans, labou-
reurs, commerçants, enfermés dans les devoirs étroits du labeur gagne-pain, comme nos demeures le sont par ces hautes montagnes, nous savons qu'il existe par-des-
sus et par delà de vastes régions où la pensée a plus d'es-
sor, où l'intelligence trouve un champ plus libre, un ciel plus lumineux.

« Nous savons que notre activité et notre industrie ne nous serviraient de rien, si elles n'avaient pour appui et pour base les découvertes de ces hommes, qui ne sont, eux, ni des industriels adroits, ni des financiers habiles. Nous savons que notre prospérité particulière, et toutes les prospérités humaines, et tous les progrès, aussi bien les progrès moraux que les progrès matériels, reposent sur le travail des penseurs désintéressés, des investiga-
teurs patients, de tous ceux qui recherchent la vérité par pur amour pour elle et sans se préoccuper du résultat que cette recherche peut avoir pour leur bien-être et même pour leur gloire. Nous savons que l'homme ne vit pas de pain seulement, et qu'à mesure que tout s'élève dans l'ordre terrestre, matériel, passager, tout homme est tenu sous peine d'une déchéance irréparable, de s'élever aussi de plus en plus aux jouissances de l'esprit, de faire chaque jour un pas de plus vers les sommets splendides

où règnent et le juste et le vrai, et le beau et le bon.

« Or, Messieurs, ce chemin radieux, c'est vous qui le tracez : Vous en êtes les pionniers et les ingénieurs. Après avoir profité et tout en profitant chaque jour, des inventions utiles, nées de la science ; après avoir appliqué aussi bien que nous l'avons pu à nos cultures, à nos métiers, les lois du monde créé, révélées par vous, nous avons essayé, nous essayons, vos livres à la main, de lire, d'épeler le grand livre divin de la création.

« Pour cela, réunissant nos faiblesses et nos impuissances, nous avons dans chacun de nos grands villages formé une association... scientifique, passez-moi le mot, bien qu'il ne se rapporte qu'à notre but et qu'à notre intention. Ce ne sont donc pas, Messieurs, des individus isolés qui viennent en ce moment au-devant de vous, ce sont quatre sociétés indépendantes, mais sœurs, quatre troupes de marcheurs, d'*ascensionnistes* en route pour les cimes que vous habitez, sans prétention de vous y rejoindre bien entendu, mais avec l'espoir d'en approcher assez pour mieux entendre votre voix et pour mieux comprendre vos leçons.

« Permettez-moi de recommander à votre bienveillance, ces quatre filles de la montagne ; elles sont novices, elles sont jeunes. Soyez indulgents, ce qu'elles vous offrent est peu de chose.... Mais vous le savez, les plus belles filles Pardon ! je n'achève pas et je me hâte de vous les présenter dans l'ordre de leur naissance. L'ainée s'appelle : la Société d'Emulation de Couvet. Longtemps faible et languissante, elle reprend force et courage cette année, soutenue et reconfortée par sa seconde sœur jusqu'ici la plus robuste et la plus vivace de la famille : la Société du Musée de Fleurier. Oh ! pour celle-là, il ne faut la défier de rien ; elle a l'audace, elle a la témérité d'un écolier. Mais gare les épreuves et les mécomptes de

l'avenir incertain. Alors elle aura besoin — elle a déjà besoin — pour ses collections naissantes, pour sa bibliothèque, pour ses conférences, du secours de ses sœurs du Vallon et de tous ceux qui s'intéressent au succès des associations libres et à la diffusion des lumières. Messieurs, veuillez ne pas l'oublier à l'occasion. La troisième sœur se nomme : Société d'instruction mutuelle de Travers. Le désastre de ce village brûlé presque en entier l'année dernière, lui a porté un coup terrible. On l'a cru morte, elle n'était qu'assoupie. Votre présence l'a ressuscitée ; la voilà devant vous debout et joyeuse, ne demandant qu'à vivre et qu'à grandir.

« Enfin, la Société d'instruction populaire de Môtiers, enfant encore au berceau. Ce premier centre habité de la vallée, longtemps le plus important, et notre capitale encore aujourd'hui, s'est laissé devancer en cette occasion ; — mais le village où Jean-Jacques Rousseau demeura trois ans, ne peut rester en arrière, tiède pour le bien, indifférent aux progrès de la science et de la vertu.

« Vous le voyez donc, Messieurs, vous n'êtes ici ni des étrangers, ni des inconnus, mais des guides, des amis, des maîtres vénérés. Ces horlogers, ces laboureurs vous doivent une partie de leur bien-être, et ce qui vaut mieux, le goût du vrai, le goût de l'étude, le besoin de comprendre, pour l'aimer toujours plus, cette sauvage et rude nature au milieu de laquelle le sort les a placés. Votre passage, si court qu'il soit, sera pour tous un doux souvenir, un encouragement précieux. Et si vous jetiez en passant des pierres derrière vous, qui sait ? peut-être en naîtrait-il comme au temps des légendes grecques — tout un peuple nouveau — un peuple de savants, c'est-à-dire, d'hommes deux fois hommes, puisqu'ils peuvent être doublement utiles !...

« Recevez cet hommage et ce salut comme ils vous sont

offerts, simplement et cordialement... et lorsque vous serez rentrés dans vos cabinets, dans vos laboratoires, au milieu des villes savantes, pensez quelquefois aux montagnards ignorants, ignorés, du Val-de-Travers. »

Ce discours fut suivi d'unanimes et d'enthousiastes applaudissements; chacun voulut serrer la main de l'orateur, dont les paroles éloquentes avaient ému tous les assistants.

M. Alph. de Candolle a improvisé la réponse suivante :

« Messieurs,

« Permettez-moi de répondre quelques mots au brillant orateur que nous venons d'entendre. Ses paroles dictées par des sentiments élevés, et dans certains moments poétiques, nous ont émus. D'ailleurs, la grandeur de la scène est ici d'accord avec la noblesse des idées. Nous touchons à ces escarpements du Creux-du-Vent, visités par d'illustres géologues, physiciens et botanistes. Nous contemplons à la fois les montagnes et les vallées du canton de Neuchâtel, et sur cette pelouse admirablement située, nous sommes accueillis par des Sociétés dont la tendance me frappe comme complètement en harmonie avec la nôtre. Oui, Messieurs, j'ose le dire en votre nom, car si je ne suis pas l'un des plus âgés ici présents, je suis du moins un des plus anciens membres de la Société helvétique, et j'ai appris de bonne heure à connaître son esprit, notre Société a eu, dès son origine, une inspiration qui est rare à notre époque. Partout ailleurs, les Empires grandissent; les moyens d'études se concentrent dans de vastes capitales, les collections et les bibliothèques y prennent un accroissement prodigieux. Les hommes distingués se précipitent dans ces métropoles comme dans des gouffres, et les provinces languissent dans une sorte de marasme intellectuel. Notre Société helvétique

a eu l'ambition de marcher dans une voie diamétralement opposée. Elle a voulu porter le flambeau de la science de place en place, dans tous les cantons de la Suisse, même dans des endroits bien reculés, et elle a réussi certainement à y développer le goût de l'instruction, de l'observation et des bonnes méthodes. Elle a visé à la décentralisation des lumières, et elle a obtenu beaucoup dans ce sens.

« Or, Messieurs, dans le canton de Neuchâtel, cette diffusion des lumières est déjà opérée. Elle est un des produits du sol, comme nous en avons la preuve aujourd'hui dans ces quatre associations scientifiques sortant d'une seule vallée ! Il en est partout de même dans la région privilégiée qui nous entoure. Derrière nous est la ville de Neuchâtel, dont nous avons admiré les nombreuses et belles institutions. A notre droite nous voyons le district des Montagnes, où l'esprit a toujours été si actif et si ingénieux. C'est là que se sont faites les grandes inventions en horlogerie. Devant nous, enfin, se trouvent ces beaux villages du Val-de-Travers, dans lesquels on se repose des travaux de l'agriculture et de l'industrie par l'étude, par la science, et d'où quatre sociétés vouées aux progrès intellectuels sont accourues au-devant nous. Ah ! Messieurs, saluons ces sociétés, remercions-les par d'unanimes acclamations, et qu'elles prospèrent ! »

Après avoir admiré la contrée et pris une collation, les membres de la Société furent invités à se rendre à la maison Robert. Le sentier qui conduit à l'entrée du cirque du Creux-du-Vent offre une promenade ravissante. Sans cesse ombragé, en pente douce, il mène au but, sans que l'on éprouve la moindre fatigue ; aussi les vétérans, parmi lesquels on remarquait des octogénaires, se trouvèrent-ils à la ferme Robert sans y prendre garde.

Ici, un banquet frugal nous attendait, mais comme on voulait aiguïser davantage l'appétit des naturalistes, on organisa une excursion à la Fontaine-froide, où l'on put goûter la célèbre absinthe du Val-de-Travers mélangée à l'eau glacée de la source. Tous ceux qui, pour la première fois, visitaient le Creux-du-Vent, furent agréablement surpris de se trouver au milieu d'une nature aussi grandiose. Les étrangers ne se figuraient pas que notre Jura possédât un site si imposant et si pittoresque. Aussi, lorsque la société fut réunie autour de la Fontaine-froide, et que ses membres eurent goûté la liqueur absinthée, plusieurs donnèrent essor à leurs sentiments. Une bande composée des plus intrépides gravit le talus d'éboulement pour atteindre le pied des rochers et visiter la Roche aux noms. Cette roche, célébrée dans le « Rameau de Sapin, » avait été ornée par les soins du Club jurassien, d'un immense écusson fédéral, peint sur le rocher et que l'on distinguait de la ferme Robert. La Roche aux noms, que l'on appellera dorénavant Roche des naturalistes, était parée des noms des plus illustres savants dont s'honore la patrie suisse. Après que chacun eut inscrit son nom, on rejoignit la colonne qui retournait à la ferme Robert. Ici, sur la pelouse, des tables chargées nous attendaient et tous firent honneur au pâté délicieux et au savoureux jambon qui étaient offerts à profusion. L'enthousiasme atteignit bientôt son apogée et se fit jour par une série ininterrompue de toasts et de discours, parmi lesquels nous citerons ceux de MM. Vogt, Rahn-Escher, Georges Dubois docteur, Borrel de Préfargier, Lambelet avocat, etc., etc. Pendant tout ce temps, nos jeunes clubistes ne cessaient de réveiller, avec leurs canons, les échos si remarquables du cirque ; mais le temps passe si vite ; l'heure fatale du retour s'annonça, et il fallut quitter la ferme Robert et dire adieu au Creux-du-Vent.

On arriva à Noiraigue à la nuit tombante et on nous invita à visiter la source où la population du village avait préparé une réception. M. Joly, député au Grand-Conseil, adressa à la société une allocution et pria les membres d'accepter une modeste collation. A cet hommage qui toucha tous les assistants, il fut répondu par un discours chaleureux et un toast à la prospérité du village de Noiraigue.

Dans ce moment une centaine de jeunes filles, élèves des écoles de la Chaux-de-Fonds, revenant d'une course scolaire faite au Creux-du-Vent, arrivaient à la source de la Noiraigue avec leurs professeurs. M. le Dr Guillaume expliqua leur présence et profita de cette occasion pour dire que, dans notre Canton, on cherchait à enseigner les sciences naturelles non seulement aux jeunes garçons mais aussi aux jeunes filles, et que ces dernières encourageaient ces études. Il remercia au nom de la Société les jeunes demoiselles de la Chaux-de-Fonds qui venaient d'offrir une bannière à la section du Club jurassien de cette localité. Il porta un toast aux écoles de la Chaux-de-Fonds, à leurs professeurs et à leurs élèves. M. Bornet, directeur, répondit en portant un toast à la Société des sciences naturelles. Cette fois le programme de la fête était épuisé; ravis d'émotions et de doux souvenirs, tous les membres de la société se hâtèrent de regagner le train spécial qui les ramena à Neuchâtel.



Samedi 25, le Congrès anté-historique s'était donné rendez-vous à la gare pour le premier train ; le président, M. Dessor, avait dépêché ses deux pêcheurs avec leurs bateaux et leurs engins pour recevoir la Société à la station d'Auver-

nier. On s'embarqua au nombre d'une vingtaine dans deux grands bateaux, sous la direction de Benz Kopp, le pêcheur bien connu de M. Desor. Le temps était magnifique, le lac calme, et la baie d'Auvernier déployait les coquetteries de son admirable paysage où tout est réuni pour l'enchantement des yeux. On visita d'abord la *tenevière*, ou palafitte de l'âge de la pierre, qui est la plus rapprochée du rivage et recouverte seulement de quelques pieds d'eau. Comme cette station a été fouillée bien des fois, on ne pouvait pas espérer y trouver des objets remarquables, mais il y avait quelque intérêt à montrer à nos hôtes ces gros pieux carbonisés au milieu des amas de pierres, à en arracher des lambeaux pour examiner la texture du bois et à constater que l'emplacement des pieux (la tenevière) forme bien réellement une colline submergée artificielle.

On se rendit ensuite à la palafitte ou station de l'âge du bronze qui est presque contiguë à l'une des tenevières ; mais comme la pente du fond est très-forte en cet endroit, la profondeur est beaucoup plus considérable (de 15 à 18 pieds), aussi ce n'est qu'en hiver, lorsque l'eau est bien transparente, que l'on distingue le fond. Les pêcheurs avaient eu soin de planter des perches, en guise de signaux, pour marquer les limites de l'emplacement. On se mit aussitôt à l'œuvre, non avec la pince, mais avec la drague à main. C'était plaisir de voir la quantité de débris de poteries que chaque coup de drague amenait à la surface. Il y en avait de la grossière, de la plus fine et quelques fragments avec des traces de dessins. Chacun put en emporter un échantillon en souvenir de la pêche lacustre et de la première session du Congrès. On recueillit aussi un objet en bronze (une sorte de bouton) et bon nombre d'ossements.

Parmi les assistants, il y en avait plusieurs qui n'a-

vaient pas eu jusqu'alors une bien grande foi dans la valeur et la portée de ces gisements lacustres. L'expérience à laquelle ils assistèrent les convainquit complètement. On en emporta aussi généralement l'impression que les débris de vases en terre étaient trop nombreux pour provenir de simples habitations et qu'il pourrait bien y avoir eu en ce lieu une fabrique ou un magasin de poteries.

La pêche terminée, on se rendit à l'Hôtel de la Couronne, à Auvernier, pour y tenir une séance supplémentaire du Congrès. Il s'agissait en effet de désigner le lieu de la prochaine réunion et de nommer le président de la seconde session. Le lieu était tout désigné par l'exposition universelle, qui doit comprendre aussi une exposition de l'histoire du travail, c'est Paris. — La présidence fut décernée à M. Ed. Lartet, l'illustre paléontologiste et investigateur des grottes du Périgord (où les débris de l'homme se trouvent associés à ceux du Renne et du Mammouth); M. Desor fut nommé vice-président. On désigna en outre plusieurs célébrités de Paris pour faire partie du bureau, en particulier MM. Penguilly, de Reffye, Alex. Bertrand, Brocca, Pruner-Bey, de Mortillet, de Quatrefages, Des Noyers, de Longpérier, d'Archiac, Collomb, etc.

C'est ainsi que fut constitué, dans une auberge de village, en prenant un verre d'absinthe ou de vermouth, le bureau du Congrès paléoethnologique pour 1867. Quelques-uns de nos hôtes ont peut-être trouvé ce mode de nomination quelque peu extraordinaire et ultra-démocratique. On leur a fait entendre que c'était comme cela dans les républiques. — Et pourquoi pas? pourvu que la science progresse!

Ainsi se termina cette fête, qui, pendant une semaine a donné à Neuchâtel une vie inaccoutumée et qui nous a procuré la satisfaction de voir réunis chez nous, avec plusieurs illustrations étrangères, les hommes de science les plus remarquables dont s'honore la patrie.

L^s FAVRE. — D^r GUILLAUME.

